

Le catéchisme de la campagne d'Aix

En 1825 paraissait le *Catéchisme de la campagne d'Aix*, traduit en provençal du catéchisme de Mgr de Brancas, archevêque de 1729 à 1770¹. Une nouvelle édition était publiée en 1851, ce qui laisse supposer que la première était épuisée². Ces publications redonnaient quelque actualité non seulement au catéchisme de Mgr de Brancas, mais aussi à l'œuvre du « catéchisme de la campagne » créée au siècle précédent.

C'est pour Noël de l'année 1726 que commença dans le territoire rural d'Aix le catéchisme de la campagne. Il s'agissait d'une initiative d'un prêtre, M. l'abbé Bègue, et d'un laïc, M. Esprit Cuiret. Ils avaient eu l'idée d'aller catéchiser dans la périphérie agricole d'Aix les enfants qui n'assistaient pas au catéchisme de la ville pour trois raisons. La première est que l'enseignement s'y faisait en français, qu'ils entendaient mal (d'où la nécessité d'utiliser le provençal vernaculaire), la seconde que le chemin était long, surtout en hiver, la troisième que « le défaut de vêtements souvent les plus nécessaires » y mettait obstacle.

Les deux hommes se portèrent auprès de ces enfants pour leur apprendre le rudiment de la religion et les préparer à leur première communion.

C'est d'abord à la campagne de Repentance (à la sortie d'Aix, sur la route de Vauvenargues) que se fit le catéchisme. « Ce fut là, en plein air », dit la notice abrégée sur l'établissement de cet enseignement, « assis sur un tertre de gazon, que les deux catéchistes rassemblèrent autour d'eux tous

1. « *Catéchisme de la Campagne d'Aix*, abrégé et traduit en langue provençale du catéchisme de Mgr de Brancas ; approuvé par Mgr Pierre-Ferdinand de Bausset-Roquefort, archevêque d'Aix, d'Arles et d'Embrun pour l'usage des Enfants de la Campagne. A Aix, chez Augustin Pontier, imprimeur du Roi et de l'Archevêché 1825 » (XXIV-108 p.).

2. « *Catéchisme*, etc. ; nouvelle édition approuvée par Mgr Pierre-Marie-Joséph Darci-moles, archevêque d'Aix, d'Arles et d'Embrun. Aix, Imprimerie de Nicot et Pardigon, sur le Cours 55-1851 » (XXXVIII-111 pages).

les enfants du voisinage, leur apprirent les prières du matin et du soir, leur firent réciter les premières leçons de la doctrine chrétienne et les engagèrent, en les quittant, à se trouver tous les dimanches au même endroit ».

Les deux catéchistes eurent bientôt des collaborateurs : ils étaient douze qui prirent chacun le nom d'un apôtre. Comme le territoire était vaste, les catéchistes allaient chaque année dans un quartier différent. Il y eut ainsi cinq quartiers visités successivement.

L'œuvre intéressera Mgr de Brancas qui la voulut indépendante des paroisses, lui accorda des fonds pour les enfants indigents et obtint des lettres-patentes du roi Louis XV — précise la notice — expédiées en 1763 en faveur de cette œuvre et de celle des enfants abandonnés, fondée également par les catéchistes.

Du plein air on passa à l'abri. Des chapelles furent construites, comme celle de Fonscuberte, sur l'ancien petit chemin de Gardanne, grâce à la piété d'un propriétaire-cultivateur.

La direction du catéchisme de la campagne fut confiée au supérieur du grand séminaire. Deux prêtres, les abbés Benoit et Teissier, se rendaient dans les chapelles et interrogeaient les enfants. Deux catéchistes laïques de semaine s'y rendaient aussi par tous les temps, ainsi que deux théologiens du séminaire pour expliquer les leçons. Ce système se continuait encore au milieu du siècle dernier.

D'autres prêtres, avant la Révolution, se joignirent aux catéchistes laïques et certains en furent les bienfaiteurs, tel un prêtre qui laissa à sa mort tout son bien patrimonial à l'œuvre, tel encore M. Amielch, directeur du grand séminaire, qui laissa un legs de 300 francs, sa bibliothèque et un calice en argent.

Ainsi préparés, les enfants venaient faire leur première communion dans la chapelle du grand séminaire. Il y avait, le premier dimanche de chaque mois, une messe et une communion générale en présence des enfants. « Le nombre des femmes et même des hommes qui communaient alors était toujours très considérable ». Le rédacteur de la notice ajoute : « Mais

malheureusement aujourd'hui (en 1851) l'indifférence, qui a remplacé le zèle et la piété qui animaient autrefois les paisibles habitants des champs, nous a forcés de supprimer cette messe ».

Le catéchisme des campagnes cessa à la Révolution, puis reprit après la mort de Robespierre, sous la direction de M. Florens, administrateur du diocèse, et se développa jusque dans les paroisses des alentours, non sans incidents parfois avec « des patriotes armés et organisés en garde mobile ».

Un nouvel essor est donné à l'œuvre avec l'arrivée de Mgr Champion de Cicé en 1802. Elle eut alors comme supérieur Mgr de Miollis, futur évêque de Digne, que Victor Hugo met en scène dans *Les Misérables* sous le nom de Mgr Bienvenu Myriel. Il eut comme successeur Mgr Guigou, plus tard évêque d'Angoulême.

Le catéchisme, qui se faisait jadis dans cinq quartiers, n'était plus donné qu'en quatre endroits au milieu du siècle dernier.

On notera que l'œuvre du catéchisme possédait, avant la Révolution, assez de revenus pour habiller les enfants indigents, et aussi donner des secours à leurs parents pendant l'hiver et lorsque le mauvais temps les empêchait de travailler. Pendant la rude saison, des catéchistes se rendaient dans les « bastides » et distribuaient des secours (légumes et vêtements) aux pauvres cultivateurs. Après la Révolution, il en alla autrement et l'œuvre recevait des aumônes plutôt qu'elle n'en distribuait.

LA TRADUCTION

« On ne s'est point conformé dans cet ouvrage aux règles de grammaire », précisent les traducteurs ».

3. La langue utilisée est la même dans l'édition de 1825 et dans celle de 1851. On signalera toutefois que ainsi soit-il passe de *ansin-siê* (1825) à celle plus francisée de *Ensin soit-il* (1851).

De fait, à la lecture du texte provençal, on se rend compte que la contamination du français est telle qu'on croit lire plus un patois qu'une langue : c'est-à-dire, comme l'estimait Auguste Brun, un dialecte qui a mal tourné.

Les diptongues y sont représentées par les groupes français *eu* pour *èu*, *ou* pour *au*, *ouu* pour *òu*, etc. On y retrouve les particularités du dialecte maritime parlé à Aix : *o* tonique diphtongué en *oué* (*lou couer*, le cœur pour *lou cor*) ; finale *-ien* pour *-ioun* (*counsoulaien*) ; *i* primitif (*iou*, *vous saludi Mario*) ; *v* en place de *s* (*cavos*, choses, pour *causo*) ; pronom personnel neutre *va* pour *lou* ; pronom *l'y* pour *ié* (*y*), etc. Plusieurs lettres étymologiques sont maintenues, notamment les *r* de l'infinitif (*douner*, *préguar*, pour *douna*, *prega*, c'est-à-dire donner, prier).

Il s'agit d'une langue très populaire, telle qu'elle était parlée alors par les paysans du pays d'Aix, fortement influencée par le français (*pèro*, pour *paire*, père). Ce n'est pas la langue que retiendront les félibres qui, en 1854, fixeront le dialecte rhodanien dans une graphie phonétique « mistralienn » (en réalité due à Roumanille). Pourtant, en 1723, le Père Sauveur-André Pellas, religieux minime, publiait à Avignon son *Dictionnaire provençal et français* en précisant dans sa préface qu'il s'était fixé « à l'idiome de la capitale qui est Aix ».

Paul CHOVELON.